

**Tarek Essaker**

**Par delà nos insoumises figures**



# Lenteur

Sachez que rien ne nous retiendra, ni les herbes qui phosphorent, ni les songes qui, à trop d'allure sobre et lente, nous somment de délavrer nos chemins incertains. Nous sommes pleins d'impatience pour tant d'histoires et de mots, pour les couleurs blessées des sables et le silence qui pavane aux marées, parmi les lunes.

Combien même nous ne retiendrions que trop peu de notre histoire, il suffit aux lieux rêvés, lassés de turbulence, de s'émerveiller à nous conter une part de notre errance dictée. Seule, la terre drapée de nos linceuls comprendra.

Dissidents. Nous retiendrons que la terre est blessée, en figures absentes. Nous avons froid de la même bordée, du même guet. Les yeux en cavale, en manière de corail, interpellent les écluses des voix et les eaux qui vrillent dans la dentelle des temps.

Ce qui menace est long à saisir, drapé et mystérieux, scintille entre mémoire et mémoire. Au-delà, à naviguer dans la nuit noire, pour un soleil qui tonne comme pour un éclair qui happe, ne dit-on pas que nous avons encore du chemin, et la jetée, pour malédiction.

Nous retiendrons au détour des bouches et des lèvres, en goûtant aux rires des vents et leur halage, que, peu à peu, le bruit comme la lumière, dérivent comme ils tarissent en nous.

Nous retiendrons que notre chemin est lancinant, qu'il lacère et écorche. Une manière de réparer l'oubli. Le dévoilement permanent du monde et celui de son être. Celui des origines toujours en instance, en mouvement, en assaut. Entre ce qui nous préoccupe en profondeur, et ce pour quoi on n'abdiquera pas.

Cette volonté ferme et acharnée d'épandre les cendres de nos morts et de nos vivants. Entre un dedans qui s'ébroue et un dehors qui dame les fougues. Non sans déchirure et brisure. Ils se heurtent. S'habitent et se prolongent vers un ailleurs timide. Nos pas nous terrassent comme on terrasse la terre.

Cheminement qui ne prend forme et tracé que pour repousser les limites de l'entendement. Et donner sur quelque chose de plus intensément vaste et étendu. Ce cheminement qui déhoule et fait désamarre. Ces traces toujours solubles dans l'oubli. Ce souffle premier qui agit au cœur du mystère et veille en nous. Est-ce là la calligraphie des minorités blessées qui s'en est allée, dérobée, dans les grands chaos ? Est-ce là la puissance de résister qui pousse et déborde pour qu'on se souviennent ?

Être dans ce qui manque à ce verbe perdu et qui désemplit l'infini de l'humain. Recherche en soi, et du monde, dans l'infinité de l'indicible et de l'invisible. Traces à venir qui, entretissées, se composent, particulières, singulières. Et, à la fois, universelles. Être de ces pierres qui s'épanchent de pierres. De ces contes qui ne content que pour l'oubli. Un oubli grave comme guérir. Comme chemins de traverse qui hissent et détissent. Un oubli pour la mémoire.

Point de répit. Un parcours plus dépouillé, ancré dans l'incertain. Sans cesse, à la fois apaisé, et tourmenté. Avec élan, qui prend son envol vers d'autres cimes. Et nous relance. Tout se fait relais, habitat, bordure. Rives hors de prise.

Garderons-nous de ce chemin des minorités, ses pas, ses ravines. Et ses collages en friche, qui, plus d'une fois, se déguiseront et bégayeront leurs insoupçonnées expériences ? Ainsi, trouverons-nous, en nous, un sol ou un nuage, où vivre ?

# Les désinences

Lentement, la nuit a heurté la pierre froide de l'hiver. Lentement, la douleur se répand dans l'air. Envahit le visage noir d'une longue marche vers le sommeil. Vers les étranges tissus des résistances. Cadences et courbes en proie au temps. En proie aux évidences des coutumes et des habitudes.

Lentement, avec la nuit, les certitudes prennent colonnes. Attachent racines, posent fondations et ravines, et n'envisagent les horizons autrement. Lentement, promenade par temps obscur et chemin étrange qui longent les courants d'eaux et les pensées. Abondent, émouvants de variations, de couleurs, sans lumière.

Chants brefs, ombres légères, douces comme souvent, comme toujours. Il est des visages qui ne cherchent à se distinguer. Il est de longues figures qui touchent au silence des abîmes et tournoient comme les nomades. Éparpillées parmi dunes rouges et colères ocres. À dépouiller le jour de son âme et la nuit de ses yeux.

Il est des visages où la nuit tapageuse à pétri ses formes, au point que le silence touche à son propre vide et s'exile. En fulgurance, les troubles, les audaces, surgissent de ce peu de rien venu de la nuit. Venu lentement du froid de la terre et ses argiles. Entre rythme et rythme. En tambour mécréant.

Il est des nuits scellées aux promesses du peu de bruit. Loin de tout. Parmi voyageurs, voix endormies. À travers détours, branches, touffes. Tracé, souffle, risque. Au-delà, dans les enclos poreux ou les silences fossilisés.

Il est, lentement, des nuits qui relayent les brûlures aux berceuses inutiles. Aux somptueuses insomnies à vil prix. Le temps en laisse. Les lumières soumises à ce qui nous sert d'esquisse fade. Impuissant chatoiement, et vertige.

Rien ne voulait prendre le dessus sur rien. Le temps comme éternel fossoyeur tenait à honorer ses promesses. Renouveler ses pactes. En constance. En vaine et lasse mesure. Forme de paix reconduite à ses débuts. Poème poignant adressé au haut du ciel. Rien ne voulait prendre le dessus sur ce peu de visage. Qui s'apaise de sous la nuit aux dernières pages d'un faux rêve.

# Nue

Je me tiens nue. Face au vent. Dans les ruines interdites à mes semblables. Dans l'oblique de la colère. Sous la vibrante passion de vivre. Mon rêve a pour haillon le silence de la nuit.

Je me tiens au fond d'une brèche. Sous le porche de la peur. Dans mes pauvres mains, l'éclat de quelque chose qui se tait. De part en part, mon cheminement est une attente qui s'empare du jour. Dans le fracas lent de chaque lieu. De chaque rencontre.

Tard. Trop tard. Tout tonne à ma blessure. Tout sombre avec moi. Sombre ce qui demeure au bout des lèvres. Lèvres qui s'obstinent à servir le désordre des mots. Et des terreurs. La volonté de respirer s'amenuise. Mes gestes se fossilisent. Tard venue du fond du chemin. Tournée vers le vide, je saigne jusqu'à la racine. Jusqu'au songe, à la criée, à la volée.

Je me tiens dans l'effilé. Dans l'épars, Dans le rompre. Dans l'exister. Dans le veillé, dans le pourchassé, dans le ravivé. Dans la rature. Qu'est ce que vivre ? Et qu'est ce que mourir ?

Rien qui ne soit accompli ne suffira à apaiser ce qui lancine.

Je traîne mes peurs en laisse vers l'essentiel. Pour provoquer l'à-peu-près. Entre deux poèmes. Entre deux présages. Parmi les cales des hasards.

Rien ne m'a rendu le monde habitable. Et la vie désirable. J'ai toujours marché. Jamais d'un pas sûr. Vers ma perte. Le battement de l'abîme était là. Scandait ses envies.

Il a fallu se battre. Livrer batailles et combats. Lentement, son refus de brûler, sans piper mot, frissonne. Et cherche, incessamment, l'improbable trajectoire de la survie.

Ces derniers temps. Avec sagesse et patience. Elle en vient à larguer la démesure de ce qui en nous relance la nuit. De ce qui frappe, cogne et demeure. De qui insiste, en mouvement libre, lent, très lent, solaire, et très nu.

Tarek Essaker, 2021. Tous droits réservés.

Illustration : Houria Belbachir « Liberty », *L'éveil des sens*, technique mixte, 100 x 70 cm, 2020. Tous droits réservés.